

Najat El Hachmi

# Mère de lait et de miel

ROMAN

Traduit du catalan par  
DOMINIQUE BLANC

Verdier

[www.editions-verdier.fr](http://www.editions-verdier.fr)

Titre original: *Mare de llet i de mel*

© 2018 Najat El Hachmi

© Éditions Verdier, 2023, pour la traduction française  
publié avec l'accord de Najat El Hachmi c/o MB Agencia Literaria S.L.

ISBN : 978-2-37856-159-8

*À ma mère  
qui, sans savoir lire,  
m'a appris à écrire.*

La majorité des mères peuvent donner du « lait », mais seule une minorité savent aussi donner du « miel ».

*Erich Fromm, L'art d'aimer.*

ELLES ÉTAIENT SEPT SŒURS, sept, assises autour d'une table en bois, sur le tapis en raphia imprimé. Devant elle, un plateau fumant plein de petits verres où l'on avait versé le thé frémissant.

Elles disent : raconte-nous ton histoire, chère sœur. Raconte-nous tout ce qui t'est arrivé pendant tout ce temps où tu étais loin de nous. Conte-nous, chère Fatima, comment tu as fait quand tu es partie à l'étranger, pour surmonter tous les obstacles. Conte-nous, douce sœur, conte-nous.



PREMIÈRE PARTIE  
*Une femme à l'ancienne*



## I

### *Une bande de tissus aux couleurs vives au milieu du paysage poussiéreux*

Je le dirai pour vous, mes sœurs, je dirai ce que vous me demandez. Cette voix, ma voix, vous racontera les faits vécus par celle qui est sortie du même ventre que vous. Donnez-moi du thé pour me réchauffer la langue, fermez la porte pour que mes paroles ne sortent pas d'ici. Elles ne sont que pour vous, vous qui pouvez les comprendre et les garder. Sans les répandre dans le monde qui juge de tout.

Du début du voyage, vous vous en souvenez, c'est sûr. Vous êtes venues, je vous ai toutes réunies le jour du départ, le jour où s'est formé dans ma gorge un nœud sec et râpeux contre lequel je n'ai rien pu faire malgré toute l'eau fraîche du puits. Je n'ai pu avaler le moindre morceau de pain, je ne voulais que de l'eau, et encore de l'eau pour chasser l'aridité en moi. Ah, cette poussière dans la gorge, mes sœurs, combien de fois nous l'avons sentie, combien de fois nous l'avons dissimulée.

Vous êtes toutes venues ce jour-là malgré l'effort que vous avez dû faire pour vous déplacer. Toi, Aïcha, ton Salim était malade du foie, nous pensions qu'il n'allait pas s'en sortir. Un enfant qui faisait l'envie de tes voisines tant il était grassouillet et qui jusque-là n'avait pas attrapé le moindre rhume. Mais les yeux des gens sont terribles. Malgré toutes les amulettes que tu lui avais fait porter. Il a résisté pendant des années aux éloges des femmes mais

quand il est tombé malade, c'était pour de bon. Le pauvre. Et regarde-le maintenant, si grand et si fort, que Dieu le garde.

Toi, Fadma, comme tu vivais ici près de la maison de notre mère, tu venais très souvent nous rendre visite, tu finissais ton travail et hop, le foulard sur la tête, ta fille sur le dos, tu prenais le chemin de poussière jusqu'ici, les sandales en caoutchouc bien ajustées qui laissaient des traces de pas derrière toi. Tu ne venais jamais les mains vides, tu portais toujours un baluchon avec quelque chose à manger que tu ramenaï du jardin ou de la cuisine. Des figues ou des olives ou un pain que tu avais fait ce jour-là. Comme notre grand-mère, vous vous souvenez ? Quand elle venait, nous nous réunissions autour d'elle et nous attendions avec impatience qu'elle défasse le nœud de son baluchon. Le sais-tu, chère Fadma ? Pas un seul jour je n'ai cessé de penser à toi. Au temps où nous nous tenions compagnie, aux choses que nous nous racontions en chemin ou aux tâches pénibles de notre quotidien. Et même quand nous nous taisions, quand nous entendions la respiration l'une de l'autre, de jour et de nuit, quand nous dormions côte à côte. Mais c'est si loin, tout ça. En me souvenant de toi à l'étranger, ma sœur, il m'arrivait de penser que parfois tu ne te sentais pas assez aimée car vivant tout près de nous, tu étais celle qui manquait le moins aux autres. Je t'assure que toutes ces années où j'étais loin d'ici, pas un seul jour tu n'as quitté mes pensées. Ne m'en veuillez pas, les autres, mais nous étions si proches Fadma, notre mère, Fadira et moi.

Donc, vous êtes toutes venues et ça nous a fait l'effet d'un jour de fête, un de ces jours extraordinaires où nous nous retrouvions toutes les sept à la maison comme quand nous étions petites. Bon, toutes les six, en fait, mais comme

toi, Fadira, tu es des nôtres depuis tant d'années, tu es presque une sœur pour nous. Nous avons cette sensation étrange et à mesure que vous arriviez, retiriez vos habits de voyage et vous asseyiez dans la chambre des invitées, nous ne savions pas s'il fallait rire ou pleurer. Parfois, nous faisons les deux à la fois. Nous nous regardions, nous nous touchions, nous nous embrassions, nous tentions de combler le vide du temps où nous étions restées sans nous voir et nous nous racontions les choses que nous avons vécues, les petites et les grandes. Toi, Milouda, tu as fait un effort énorme pour venir de Serwan. Le voyage depuis là-bas, c'était quelque chose à l'époque, tu as dû louer une voiture et traîner ton homme, qui était déjà vieux. Faut dire que Bel'id je l'ai toujours connu vieux, avec sa longue barbe blanche, vêtu du *qubbu*<sup>1</sup> de laine comme notre père. Mais oui, il était déjà vieux à ton mariage, Milouda! Il était déjà vieux à sa naissance. C'est vrai qu'avant il avait des dents, non? C'est pour rire, ma chère, nous savons bien qu'il t'a toujours traitée comme une reine, sans jamais élever la voix et en te regardant bien en face, et il a fait en sorte que tu ne manques jamais de rien. Aussi, regarde-toi, de nous toutes tu es celle qui est restée la plus belle et la plus jeune. Dieu te garde, ma sœur, cette peau si blanche et ce visage rond qui ressemble à un miroir.

Toi, Najima, tu es venue de Nador avec ton *abib*, le fils de ton mari qui t'a conduit jusqu'à la porte. À ce moment-là vous vous entendiez bien et il s'occupait de toi comme si tu étais sa mère. Pas comme maintenant, quel ingrat!

Toi, notre Malika, tu n'étais pas encore mariée à cette époque, tu as été la dernière d'entre nous à trouver un mari.

1. La première occurrence d'un terme défini dans le glossaire en fin de volume est en italique dans le texte.

Tu en mourais d'envie, de quitter la maison de ton père. Moi qui y étais revenue je te disais d'être patiente, que tu avais de la chance de ne pas avoir connu le mariage, de ne pas avoir été obligée, comme nous toutes, de vivre dans la maison des autres. Mais toi, têtue, tu maudissais ton sort, tu disais que dans la maison de ton père tu n'avais pas ta place, que la place d'une femme est dans la maison de son mari, que nous devons toutes avoir notre chambre à nous. Notre père ne te l'a jamais dit, de t'en aller. Lui, tout ce qu'il désirait c'est que nous trouvions notre place dans le monde, mais il ne nous mettait pas dehors, nous ne l'avons jamais gêné. Même s'il en avait peut-être un peu marre de toutes ces femmes. Ce qui t'arrivait, notre Malika, je vais te le dire, c'est que tu mourais d'envie de goûter du mari, effrontée. Et regarde-toi maintenant, mariée comme tu l'es, avec tes sept bracelets et tes grandes boucles d'oreilles. Tu ne sais pas combien je regrette de ne pas avoir été là. J'avais tant espéré ce jour où tu te passerais le *henné*.

Ce jour du départ, souvenez-vous, notre mère s'était levée plus tôt que d'habitude, je l'avais trouvée à la réserve où j'allais faire le pain. Pas aujourd'hui, elle m'a dit, aujourd'hui ce n'est pas à toi de le faire, c'est moi qui m'en occupe. Mais non, mère, depuis toute petite, je pétris chaque matin, aujourd'hui est un jour comme un autre, aujourd'hui je vous préparerai des couronnes pour les repas de ce jour. Ainsi vous penserez à moi quand je serai loin, mère – et ça, je n'aurais jamais dû le dire. Mère, je me le suis reproché pendant tout le voyage, de t'avoir dit ça. Ça m'est venu sans réfléchir, je voulais faire une plaisanterie, mais quand nous avons entendu ces mots dans la tiédeur de cette petite pièce au plafond bas que tu avais construite de tes propres mains, tu t'es mise à pleurer à n'en plus finir. Pardonne-moi d'avoir fait jaillir tes larmes. Tes filles m'ont

raconté que tu avais passé des semaines à sangloter jusqu'à en avoir les yeux secs, mais que la tristesse est apparue sur ton visage, et qu'elle ne s'en est jamais allée. Pauvre mère, pauvre de toi. Mais à présent je suis là, mère, à présent tu vois bien que j'ai survécu et que je suis revenue parmi vous. Tu comprends, hein, pourquoi je suis partie? Toi qui connais les battements du *foie*, de l'amour des enfants, tu peux comprendre ce qui m'a arrachée à ta maison, à notre terre. Ce jour-là j'ai pétri parce que je voulais faire comme si de rien n'était, je voulais célébrer le fait que nous soyons réunies, je voulais faire comme si c'était une fête.

Vous êtes arrivées très tôt le matin et nous avons eu du mal à nous asseoir toutes ensemble pour parler comme nous le faisons aujourd'hui, tranquillement, en prenant le temps. Quelle agitation! Notre mère faisait bouillir les œufs pour le voyage, Fadma m'avait apporté un *remsemmen* qui venait de cuire et qui était encore chaud, Milouda avec le petit Nourddin accroché à sa taille, entraînait et sortait de la chambre des invitées pour le distraire. Un va-et-vient incessant. Moi je préparais le sac, cet énorme sac à carreaux en raphia que notre père m'avait ramené de la ville, un de ceux qu'il avait utilisés quand il était parti travailler dans le Garb et en Algérie, des années plus tôt.

Le pain une fois cuit, j'ai dû envelopper les ustensiles, le pétrin en terre cuite, le tamis, le gril en fer. C'étaient les miens, je les avais sauvés d'où vous savez et c'est tout ce que j'ai emporté. Je les ai mis au fond du sac, protégés par une couverture. Tu vois, mère, tu as insisté en me disant que ce n'était pas une bonne idée d'emporter tout ça, que ça pesait trop et m'embarrasserait pendant le voyage. Tu avais tout à fait raison, nous ne savions pas si là où nous allions nous trouverions la bonne farine, s'il y aurait un foyer assez grand pour y poser le gril. Nous ne savions rien de ce qui nous

attendait de l'autre côté. Et je vous ai fait mourir de rire parce que j'emportais avec moi le levain bien enveloppé, ce morceau de pâte pour la fermentation, soignée pendant des années. Comme vous autres ensuite vous avez pris l'habitude d'utiliser le levain que vous achetiez à la boutique, vous ne me compreniez pas mais vous saviez que moi je n'aimais pas le pain fait de cette façon, que je lui trouvais toujours un arrière-goût de moisi. En revanche, la pâte vivante de ma mère, qu'elle a reçue de sa grand-mère et de la grand-mère de son arrière-grand-mère – et allez savoir de combien de femmes avant elles venait l'héritage – elle laissait une très légère acidité sur la langue, notre goût bien à nous, celui qui me revient toujours. Et je vous le dis d'entrée, quelle chance j'ai eue de pouvoir goûter, en plein brouillard, le pain qui me reliait à vous, à notre mère, à notre grand-mère. Vous m'avez dit : Elle va se gâter pendant le voyage ou on te la prendra à la douane. Mais je ne vous ai pas écoutées. Il n'était pas possible qu'une chose venue d'un temps si ancien soit gâchée du seul fait d'aller à l'étranger.

Je me souviens que je portais une robe venue d'Algérie, c'était la mode. Il fallait voir ces décolletés ! Et les manches courtes, gonflantes, les petites pierres précieuses sur la poitrine et les fines ceintures élastiques à la taille. Aujourd'hui, nous n'oserions pas porter des robes aussi osées. Avant de partir, bien sûr, j'ai mis le qubbu, l'habit d'extérieur couleur aubergine que nous avait offert notre père le dernier jour de la Grande Fête. Vous vous en souvenez ? Je l'ai encore, vieux et tout usé. Je ne m'en déferai jamais. C'est notre père qui nous l'a fait, il nous a acheté le tissu comme chaque année mais je n'avais pas de quoi payer la confection et au bout de quelques mois il m'a demandé ce que j'en avais fait, de ce dernier cadeau. Je n'ai rien dit, j'ai gardé les yeux baissés. J'avais honte de devoir quémander

des sous. Il m'a demandé de lui rendre le tissu et je me suis dit qu'il se sentait offensé mais quelques jours plus tard il est revenu de la ville avec le qubbu cousu et il m'a dit, ça ne semble pas possible que tu ne puisses pas dire à ton père ce dont tu as besoin. J'ai osé lui répondre qu'il n'était pas juste qu'il me paye la confection et à vous non, mais il m'a répondu que la justice c'est donner à chacun ce dont il a besoin, et non de donner à tous la même chose. Je lui ai juré encore et encore que tôt ou tard je lui rendrais les sous, mais il m'a fait taire.

Par-dessus nos vêtements, j'ai posé une autre couverture. Moi, vous le savez, je préfère les couvertures en laine épaisse à celles aux couleurs vives qui nous arrivent de Melilla, mais elles sont légères et faciles à laver, de sorte que j'ai emporté celle avec le paon et celle avec le tigre. J'ai dit à notre mère qu'elle vous donne les autres mais elle m'a répondu que mes affaires, elle n'y toucherait pas jusqu'à mon retour. Si tu avais su que je tarderais tant, hein, mère ?

Vers le milieu de la matinée, Abrqadar a dit allons-y, il a dit c'est l'heure et vos sanglots à vous toutes, toutes les sept, ont éclaté et ont rempli la chambre des invitées et la cour intérieure, où le sac était prêt. Les enfants nous regardaient sans savoir que faire, certains inquiets parce qu'ils ne nous avaient jamais vues pleurer autant, toutes ensemble et en même temps, sauf quand quelqu'un était mort. Personne n'était mort, mais ça en avait tout l'air. Les pleurs de chacune de nous redoublaient en se mêlant à ceux des autres et il n'était plus possible de les arrêter. Notre mère pleurait en silence, si elle avait pu elle l'aurait fait dans sa chambre mais devant nous toutes qui nous embrassions elle ne pouvait pas se retenir. Tu nous disais ça suffit, ça suffit, et on aurait dit que tu nous grondais, mère, comme quand nous étions petites et que tu nous disais de nous

taire, d'arrêter de crier. Et maintenant, voyez, nous pleurons de nouveau comme autrefois. Notre père était parti au jardin. Il ne supporte pas les adieux, lui, il ne peut pas. Il ne les supportait pas, même quand il devait partir pour le Garb et souvent il s'en allait de bonne heure pour ne pas avoir à nous saluer. Il nous faisait venir dans sa chambre la veille, il nous laissait souper avec lui et il parlait avec nous un bon moment. Avant d'aller dormir il nous tendait la main pour que nous la baisions et il nous disait bonne nuit comme si c'était un jour comme un autre mais le lendemain il n'était plus là. Et sur la joue de notre mère une larme coulait en silence.

Donc, notre père, le jour avant mon départ, avait fait ainsi. Il m'avait invitée à souper avec lui et il m'avait raconté certaines choses sur sa mère qui venait de tomber malade. Il m'avait aussi beaucoup parlé de moi quand j'étais petite. Tu n'avais pas peur, il me disait, tu étais la fillette sans peur. Tu avançais à tâtons dans le noir, tu allais dehors sans même une allumette pour te guider. Je n'avais jamais vu ça, encore moins chez une femme. Et quelle force, quand nous construisions la maison, tu étais si petite mais tu transportais déjà des briques et du carrelage. Et tout ça sans lever les yeux du travail, sans te distraire un seul instant. Sans bavasser, sans un mot de travers. Je leur disais à tes oncles : Ma Fatima elle est comme un homme. Je peux la laisser aller n'importe où et lui faire confiance parce qu'elle est comme un homme. Et c'est si loin là où tu vas. Alors il s'était mis à pleurer, notre père, mais d'une manière différente des femmes quand elles pleurent. Vous me dites que lorsque sa mère est morte, là oui, il a sangloté comme un petit enfant, mais bien sûr je n'y étais pas, je n'ai pas pu y être. Le jour avant que je parte, il a pleuré en me regardant dans les yeux, sans rien dire, et moi, en le regardant, moi

aussi les larmes se sont mises à couler le long de mes joues. Jusqu'au menton, là, elles descendaient. Mais les pleurs de notre père sont des pleurs paisibles, ils ne nous font pas sangloter, ils n'en appellent pas d'autres. Le lendemain, il était parti de bonne heure travailler au jardin. Abrqadar m'a raconté qu'il était allé le chercher et lui avait demandé de venir dire au revoir mais que sans cesser de retourner la terre il avait répondu : Va et dis-lui que Dieu l'accompagne, qu'il la conduise à bon port.

Moi je savais déjà que notre père ne viendrait pas nous saluer, et je suis restée avec cette image de lui au jardin en train de retourner la terre pour planter allez savoir quoi, lui qui ne s'arrêtait jamais de travailler et d'arroser. Quand il me manquait beaucoup, notre père, je ne pouvais me souvenir de lui qu'au jardin, une image que je n'avais pas vue ce jour-là et que j'ai imaginée tant de fois par la suite.

Et si la séparation était déjà très difficile, elle est devenue plus pénible encore quand j'ai appelé Sara Sqali et qu'elle n'était nulle part. Vous savez bien qu'elle disait qu'elle ne voulait pas se séparer de sa grand-mère, que nous étions bien ici et qu'il n'y avait aucun besoin d'aller si loin. Elle a toujours eu ses idées à elle, depuis toute petite, et têtue avec ça, quand elle s'entête il n'y a pas moyen de la faire changer d'avis. Pourtant je lui avais assez dit que nous étions en danger si nous restions là, mais elle, rien à faire, elle répétait qu'elle aimait sa grand-mère, son oncle, ses tantes, ses cousins, que depuis que nous étions revenues à la maison de son grand-père elle ne s'était jamais sentie aussi bien. Alors qu'Abrqadar insistait en disant qu'il nous fallait partir, qu'à la douane on ne sait jamais ce que l'on va trouver. Nous voilà donc en train d'appeler Sara par-ci, Sara par-là. Dans la maison, dehors, sur les chemins... Driss est allé voir aux jardins et à la fontaine, mais rien. Jusqu'à ce que notre mère

aille chercher quelque chose à la dépense pour préparer le déjeuner. Tout au fond, blottie entre les sacs d'orge et les sacs d'olives, elle a trouvé la petite qui n'avait plus de larmes mais était prise de sanglots, enlaçant ses genoux avec ses bras. Tu lui as dit : Ma fille bien-aimée, hein, mère ? Et je ne sais pas comment tu as fait pour la décider. Quand la petite a dit au revoir à chacune d'entre vous, il m'a semblé que mon corps allait d'un instant à l'autre se partager en deux morceaux et tomber à terre. Mon mal au ventre a duré mille ans, mes sœurs. Quand il nous a fallu l'arracher à notre mère, à laquelle elle s'était agrippée avec une force extraordinaire pour son âge, il nous a semblé que jamais de la vie il n'était arrivé une chose pareille.

L'autre image qui ne m'a jamais quittée c'est vous en train de me dire adieu sur le chemin derrière la maison. Nous sommes montées dans la voiture et je vous ai regardées à travers la vitre, je ne vous quittais pas des yeux. Vous étiez toutes ensemble, comme une bande de tissus aux couleurs vives au milieu d'un paysage poussiéreux, au milieu d'une variété de tons ocre, toutes ensemble vous formiez une bien jolie tache de couleur. Vous agitiez vos mouchoirs sans cesser de sangloter. J'ai sorti la tête de la voiture et je vous ai vues de plus en plus petites jusqu'à ce que je ne puisse plus vous distinguer les unes des autres. Vous êtes devenues pour moi un simple point de couleur à l'horizon et vous avez fini par disparaître à mes yeux. Alors j'ai cru que je ne m'arrêterais jamais de pleurer. Je pleurais sur moi qui partais sans savoir où j'allais ni ce que je trouverais et je pleurais sur vous après mon départ, je vous imaginais rentrant dans la maison et restant ensemble comme si c'était un jour de fête mais sans rien à célébrer. Je pleurais sur moi et sur vous, mes sœurs, je pleurais sur nous toutes, sur notre malheur, un malheur de femmes.

Fatima n Thraithmas n Ichata n Moumna sut pour la première fois qu'elle était elle-même, le jour où elle eut exactement deux années de vie. Deux années lunaires, c'est ce que comptait sa mère en levant les yeux pour voir évoluer la figure suspendue dans le ciel, qui de plus avait un nom différent suivant qu'elle était pleine ou non. Fatima était née *Entrefêtes*, le mois du calendrier musulman qu'on traduisait ainsi dans sa langue parlée car c'était le mois qui se trouvait entre le *Petit Aïd*, la célébration qui terminait le Ramadan, et le mois du *Grand Aïd*.

Quelques jours avant, Thraithmas avait levé les yeux alors qu'un ciel violet laissait place à l'obscurité, elle avait compté sur ses doigts, en commençant par le plus petit, elle avait marmonné quelque chose que Fatima n'avait pu comprendre et elle avait dit « cette *lune maigre* compte déjà pour deux », et la petite Fatima, même si à son âge elle n'était pas censée saisir le sens des paroles de sa mère, avait perçu dans sa voix, quand elle avait dit cette phrase « elle compte pour deux », un timbre qui avait attiré son attention, et elle n'avait pas cessé d'observer l'expression de son visage. Nous n'y croyions pas, que ma Fatima avait deux ans, car elle avait commencé à marcher si tôt, à parler si bien il y avait plusieurs mois de cela – par la grâce de Dieu, qu'il la garde de nombreuses années – que cette petite savait déjà tout à la naissance.

Thraithmas en avait reparlé le lendemain au petit déjeuner, entourée de deux belles-sœurs qui vivaient avec elle dans la maison familiale, les femmes des frères de son mari, et sa belle-mère, et pour dissiper le moindre signe d'envie, ses interlocutrices s'empresaient de proférer *tbark Al.lah*, *tbark Al.lah*. Que Fatima était une fillette extraordinaire, sa mère l'avait vu dès le premier instant quand, aussitôt née, elle s'était hissée contre sa peau pour atteindre le mamelon frémissant de son sein droit et s'y accrocher comme si elle l'avait toujours fait, quand dès sa venue au monde elle avait ouvert les yeux, alors que le reste de ses enfants et tous les nouveau-nés de la maison avaient tardé plusieurs jours à le faire. Il y avait bien ces vieilles histoires qu'échangeaient les anciennes entre elles et dont Thraithmas ne savait jamais s'il fallait les croire, qui parlaient de créatures tout juste nées avec la pupille grande ouverte sur le monde ou avec la bouche pleine de dents. Mais les yeux ouverts, elle les avait vus elle-même et elle ne le disait à personne par crainte du mauvais œil, car il ne faut annoncer en présence des enfants ni les bonnes choses ni les mauvaises, les bonnes pour ne pas susciter l'envie, les mauvaises pour ne pas provoquer des frayeurs qui s'incrusterait dans leur corps et seraient la cause de maux physiques incurables, tout petits déjà ou quand ils seraient plus grands. Fatima, donc, avait ouvert les yeux très précocement et de plus, elle l'avait fait pour scruter le visage de sa mère. On ne m'a jamais regardée ainsi, se disait Thraithmas, c'est comme si elle me voyait tout entière, ce que j'ai dans la tête et dans le corps et dans le foie, et c'est comme si elle connaissait aussi mes souvenirs et mes regrets. Ces deux pupilles qui ne la quittaient plus l'avaient captivée à tel point qu'elle avait décidé de ne pas suivre la coutume d'enduire de suie les yeux et les sourcils des nourrissons pour les enlaidir en les faisant

ressembler à de vieux petits démons et ainsi les protéger des djinns. Elle avait entouré sa tête ronde et forte d'un petit foulard de coton blanc pour éviter qu'elle prenne froid, elle l'avait enduite d'*huile* d'olive et lui avait mis du henné sur le nombril. Elle lui avait préparé du miel au cumin au cas où elle aurait des coliques, mais elle ne voulait pas abîmer avec du *thazutch* ce regard fascinant et dès le début fasciné par le monde et par elle, sa mère. Thraithmas avait déjà trois enfants et quand Fatima était née elle avait découvert que peu importait le nombre d'enfantements, chacun était unique et différent et même si tu en avais l'expérience tu ne savais jamais comment serait le suivant. Elle se disait : Nous sommes entre les mains de Dieu, nous les femmes, sans bien savoir si cela était un réconfort, ou pas.

Elle compte pour deux, avait-elle dit, et les autres femmes : Ah oui, c'est l'heure, c'est sûr, c'est sûr.

Quelques jours plus tard, Thraithmas revenait de laver le linge à la rivière, Fatima installée sur son dos et le baluchon humide avec la lessive propre sur sa tête. Thraithmas savait marcher sans avoir à maintenir les fardeaux avec les mains, une habileté que les autres admiraient, elles qui tremblaient et devaient faire de gros efforts pour garder l'équilibre. À la maison nous savons toutes le faire, ça, disait-elle quand on faisait l'éloge de son talent, pour nous il n'y a pas de mérite, même les petites filles savent le faire, porter des baluchons sur la tête sans avoir à les tenir avec les mains. Et tout en affirmant cela, elle continuait à se parler à elle-même, elle se demandait s'il était pertinent de dire « à la maison » en se référant à l'endroit où elle était née et avait vécu jusqu'à son mariage avec Omar, quand elle avait exactement quatorze années lunaires, car la maison de toute femme ce n'est pas celle de ses parents mais celle de son mari et dans la maison paternelle nous

n'y sommes qu'invitées pour une longue période. En fait, sa silhouette majestueuse se déplaçait avec grâce, comme si elle glissait parmi la verdure ondulante des champs d'orge. Elle revenait de la lessive en milieu de matinée. Les belles-sœurs de la maison alternaient pour préparer le repas et ce jour-là c'était le tour de Khedduj. Thraithmas s'était sentie fatiguée, tout à coup, ses jambes étaient devenues molles et un balancement dans son ventre l'incommodait. Ah Seigneur, Seigneur, avait-elle dit à voix haute et dans un profond soupir. Elle avait dû poser le baluchon sur le bord du chemin et elle s'y était assise un moment, resserrant la toile qui maintenait la petite sur son dos, tout en portant la main en arrière pour s'assurer qu'elle était bien assise sur le tissu, ses petites jambes embrassant ses reins. Elle ne voulait pas être là, en plein milieu du chemin, à la vue des regards indiscrets des voisins alentour. Que diraient-ils s'ils la voyaient plantée là comme une moins-que-rien, mais qu'y faire ? Ou bien elle retrouvait un peu de courage ou bien elle n'aurait pas la force de gravir la pente raide où elle devait encore grimper après avoir traversé la route mal goudronnée et pleine de trous, ce serpent de couleur sombre qui depuis peu traversait le paysage et où, de temps en temps seulement, circulait quelque voiture même si c'étaient plutôt des ânes, les bâts chargés, qui y passaient pour s'épargner les irrégularités des anciens chemins. Sur le dos de beaucoup de ces bêtes il y avait des hommes à moitié endormis qui voulaient éviter d'aller à pied au marché de Mercredi<sup>2</sup> ou même à la mosquée. Pour Thraithmas, aller à la mosquée à dos d'âne, c'était une mauvaise chose, même si beaucoup avaient toujours fait ainsi.

2. Le jour du marché finit par désigner aussi la localité où il a lieu. (NDT)

La mère de Fatima avait décidé de remonter seule, elle qui faisait la lessive le plus vite possible, parce que le travail c'est le travail et elle ne s'amuse pas à cancaner avec le reste des femmes qui se retrouvaient à la rivière, autour de ces énormes pierres qu'elles avaient disposées en cercle pour retenir l'eau en ne ménageant qu'un étroit passage. Elle y était partie très tôt, comme toujours, pour éviter les heures de grand soleil et elle avait emmené ses filles avec la plus grande de ses nièces pour s'occuper d'elles. Celle-ci avait dit qu'elle restait un petit peu plus avec les filles, à parler et à faire comme si elles lavaient encore du linge, avec de temps en temps des éclats de rire joyeux. *Lal.la*, moi je reste, lui avait dit la fille du frère aîné de son mari, et même s'il n'était pas très recommandé de laisser des filles en âge de se marier seules hors de la maison, le fait est que les petites étaient avec elle et que tout près de là, il y avait Omar, son mari qui avait emmené Abruqadar pour qu'il l'aide à ramasser des pommes de terre. Et puis, sa nièce paraissait si heureuse et si insouciant qu'elle aurait été désolée de l'obliger à partir déjà pour remonter la côte. Elle s'était dit : Elle aura bien le temps de se remplir la tête de soucis.

Thraithmas s'était décidée à faire un effort pour ne pas rester là plus longtemps, à portée de tous les yeux n'ayant rien d'autre à faire dans la vie que de s'occuper à critiquer les femmes des autres. Et pour ne pas tomber, une fois arrivée à la route, sur quelques hommes âgés qui se rendaient à la mosquée avant l'heure pour y passer un moment à parler avec l'imam ou bien sur les journaliers loués par certaines maisons, car c'étaient souvent des sans-vergogne qui ne se gênaient pas pour regarder les femmes mariées. Elle avait posé de nouveau son baluchon sur le foulard humide en faisant sortir ses tresses luisantes de chaque côté et en les ramenant vers l'arrière. On voyait les gouttes de sueur qui

roulaient le long de son dos, à présent. Ah, Seigneur, ah, mère de ma grand-mère.

Quand elle était arrivée à la maison et avait déchargé brusquement son fardeau sur le sol de la chambre des filles, la belle-mère qui triait les lentilles, assise devant la porte, une jambe repliée et l'autre allongée, lui avait dit, *ah bniti, ah bniti*, ma fille, ma fille, qui t'a demandé d'aller laver le linge, est-ce qu'il n'y a pas des filles célibataires dans cette maison? Et la petite, par-dessus le marché, tu ne pouvais pas la laisser ici? Ce n'est pas bon d'emmener les enfants petits trop près de l'eau, tu le sais bien. Et quand sa belle-mère disait qu'une chose n'était pas bonne, elle voulait dire que c'était une règle établie, une prohibition explicite plutôt qu'un conseil, « ne pas être bon », c'était du sérieux et s'il le fallait, elle ajoutait un « au nom de Dieu » qui officialisait l'ordre.

Thraithmas s'était assise devant elle, à l'abri du soleil. Tout en se baissant, elle avait défait le nœud du tissu en mettant sa main ouverte sous la petite qu'elle avait fait glisser habilement de ses reins sur son ventre, et quasiment sans la regarder, elle l'avait installée sur ses genoux. Elle avait défait la partie haute de son *riizar*, le tissu qui enveloppait son corps, pour en sortir un sein brun au mamelon sombre que la petite avait recherché avidement tout en l'enserrant de ses petites mains. La mère de Fatima n'arrêtait pas de parler mais la petite cherchait son regard et quand leurs yeux se rencontraient, Thraithmas souriait et Fatima ouvrait encore plus grand les siens pendant qu'elle suçait goulûment. S'il s'écoulait un long moment sans que leurs regards se trouvent, la petite s'arrêtait et elle ne reprenait pas la tétée tant que sa mère ne la regardait pas.

Ah, Thraithmas, qu'est-ce qu'il t'arrive? Tu es pâle, lui avait dit sa belle-mère. Tout le sang de ton visage s'en est

allé. Et elles s'étaient regardées un instant et la belle-mère avait compris. De sorte que maintenant tu ne peux pas faire autrement. Et elle avait appelé Khedduj, ah Khedduj, prépare-nous une théière, que Dieu te garde. Et la belle-sœur était venue en essuyant ses mains à son tablier et elle avait dit qu'elle avait mis l'eau sur le feu, qu'elle l'avait entendue arriver mais qu'elle était occupée avec des poivrons en train de frire dans la poêle qu'elle ne pouvait pas laisser. Thraithmas s'était dit : Bien sûr, ce doit être ça, comme si on ne te connaissait pas, comme si on ne savait pas que tu n'aimes servir personne, même pas un verre de thé, toi qui viens d'une famille bien de chez nous et qui as coûté une *dot* si élevée qu'ici ils la paient encore. Sur la braise ils ont meilleur goût, lui avait dit la belle-mère, et tu n'emploies pas d'huile. Je sais bien, lal.la, mais j'avais envie de les faire frire, ton fils aussi les aime ainsi pour accompagner la *charmila*. Et Thraithmas avait dit, en se bouchant le nez, ne me parlez pas de nourriture, ni de poivrons ni de rien. Et Khedduj : C'est pas vrai! De nouveau? Félicitations, ma fille, il était temps de faire le suivant, non?

Thraithmas ne pouvait pas dire qu'elle n'avait pas du tout envie d'une autre grossesse en ce moment ni d'un autre accouchement, qui sait comment ça va se passer, car elle avait la sensation qu'à chaque bébé ses forces diminuaient, encore que grâce à Dieu, jusqu'à maintenant ses enfantements avaient été sans complications. Les bébés étaient nés en bonne santé, mais de fait, quatre, c'était déjà beaucoup de travail. Et maintenant que Fatima allait avoir deux ans, cela lui faisait de la peine de devoir la sevrer. Elle savait bien que ce n'était pas bon d'aller au-delà de ce temps mais voilà qu'elle n'aurait pas le choix car avec une nouvelle grossesse, c'est sûr qu'elle ne pouvait faire autrement que de lui retirer le sein. Des milliers d'histoires circulaient sur